

La jeunesse comme phase transitoire et comme classe sociale

Merci de m'avoir invité à participer à votre journée de réflexion avec la charge difficile de parler de cette catégorie apparemment sinistrée de notre société qu'on appelle «les jeunes». Je dis apparemment sinistrée, parce que quand on parle des écoliers, c'est une connotation plutôt positive; quand on parle des adultes, on sait de quoi on parle et quand on parle des jeunes, je m'interroge encore sur ce que ça peut être, parce que c'est une catégorie mal connue ou plutôt sur laquelle nous pouvons très facilement, comme vis-à-vis d'étrangers, jeter un certain nombre de préjugés ou d'idées toutes faites. Alors, cherchons le fil pour comprendre un peu, pour savoir de qui on parle quand on parle des jeunes.

Je crois qu'il faut prendre la première réalité de cette classe d'âge: Si je dis «jeunes», j'entends, comme dans toute l'Europe, des garçons et des filles de quinze à vingt-cinq ans. Cela représente 35 millions d'européens, ce qui est quand même un nombre important et ces 35 millions sont dans une période de transition entre la jeunesse et l'âge adulte. C'est la meilleure définition que l'on puisse prendre des jeunes pour essayer de comprendre quels peuvent être leurs besoins, leurs demandes, quelles peuvent être

leurs situations sociales, quelle est leur culture et quelles sont leurs valeurs.

Ces jeunes sont dans une période de transition, la jeunesse, qui est un processus d'évolution entre la vie familiale comme enfant dépendant, entre l'école comme lieu d'apprentissage et d'instruction, d'apprentissage social, de socialisation et d'instruction, entre les groupes de copains où, avec le jeu, on exerce ses talents naissants et avec une première expérience de voisinage, une première expérience de vie sociale dans le quartier, dans son environnement. Tout cet univers généralement rassurant, généralement organisé, même dans les situations de familles un peu plus dissociées, on le perd au moment de la jeunesse pour aller vers l'inconnu, c'est-à-dire pour trouver son orientation professionnelle, trouver un métier, se loger d'une manière indépendante et créer sa propre famille et, pourquoi pas, procréer, c'est-à-dire avoir ses propres enfants. C'est une période qui, avec notre société, l'âge moderne, a pris de l'ampleur, non seulement, parce que dans un grand nombre de pays d'Europe, le travail est devenu une denrée plus difficile à trouver, mais aussi parce que l'économie a besoin de garçons et de filles, d'hommes et de femmes plus formés, connaissant plus de choses, avec plus de savoir-faire.

Cette période de transition est donc, plus qu'avant, une période d'apprentissage.

Cette période de transition passant de l'âge d'enfance à l'âge de responsabilité d'adulte dure une période qui peut aller de cinq ans à vingt ans. Il est bien évident que pour les uns et les autres elle ne dure pas forcément le même temps.

Nous avons ce paradoxe que la jeunesse actuellement d'une part, on l'informe plus, on l'instruit plus, et d'un autre côté, on utilise moins son potentiel. Cela crée un vrai déséquilibre.

Une phase de risque personnel et social

La première caractéristique de cette phase de transition: c'est une période de risque, de risque personnel et de risque social particulier. En effet, c'est une période de compétition, parce qu'il faut à chacun faire son trou, faire sa pelote, comme on dirait en France. "Faire sa pelote de laine" signifie: préparer la matière avec laquelle, après, on va tricoter un pull-over ou des chaussettes. Faire sa pelote, c'est accumuler du savoir, de la compétence etc.

Cette période de transition est une période de risque, avec plus de compétition malgré le fait que, ou grâce au fait que, ou à cause du fait que l'école soit réputée depuis vingt-cinq/trente ans meilleure qu'elle n'était avant; c'est-à-dire que nous avons une jeunesse qui sait plus de choses, qui est plus instruite. Nous connaissons l'avis d'un certain nombre d'enseignants qui disent, les classes sont plus difficiles, les élèves sont plus durs pour apprendre des choses. Mais enfin, il ne faut pas oublier aussi que le nombre de garçons et de filles scolarisés est beaucoup plus considérable et que dans la moyenne les garçons et les filles sortent avec plus de savoir, plus de connaissances et quelquefois plus de savoir-faire de l'école.

La compétition pour l'emploi est devenue plus dure avec, pour un certain nombre de jeunes, le risque de rester en route et de se marginaliser. Et c'est dans ce sens là que cette période de transition est une période de risques et que pour nous, éducateurs, ça doit avoir un certain nombre de conséquences, c'est-à-dire que ce ne sont pas seulement les jeunes qui sont déjà marginalisés dans la délinquance, dans le fondamentalisme, dans tout ce que vous voudrez, qui sont des personnes à risque social, c'est l'ensemble de la jeunesse que notre organisation sociale met en situation de compétition, c'est-à-dire déjà en situation d'adulte puisque ce qui caractérise bien l'adulte économiquement responsable de notre société c'est justement la compétition dans laquelle il est. Nous avons mis notre jeunesse très tôt dans une compétition avec pas forcément les sanctions positives qu'elle peut avoir pour les adultes.

La jeunesse dure plus longtemps

La deuxième caractéristique de cette période de transition par rapport à l'après-guerre et qui concerne l'évolution des quarante dernières années, c'est qu'elle est plus longue qu'elle ne l'était avant. La jeunesse dure plus longtemps et en même temps qu'elle ne se

fait plus dans le même ordre de passages de l'enfance à l'âge adulte qu'avant.

Le schéma traditionnel du cursus de vie que nous avons repéré consistait à acquérir d'abord une bonne formation professionnelle, ensuite trouver un emploi, - dans les pays où ça existe: la conscription, le service militaire pour les garçons, ensuite trouver un emploi -, ensuite trouver un logement, puis se marier. Et quelquefois ça ne durait pas longtemps, puisque l'âge moyen du mariage était alors de vingt-deux, vingt-trois ans pour les hommes et pour les femmes. Par conséquent, on pouvait imaginer qu'entre seize ans, l'âge moyen de sortie de l'école, et vingt-deux ans, la transition était faite et qu'on avait des adultes de vingt-deux ans. Maintenant, la limite d'âge de la jeunesse n'est pas seulement vingt-cinq ans, mais suivant les circonstances, suivant les politiques ou suivant les concessions que l'on peut faire, on appelle jeunes des hommes et des femmes jusqu'à 35 ans. Cela signifie quand même quelque chose d'assez étonnant dans notre société.

Donc, cette transition est plus longue et elle ne se fait pas dans l'ordre traditionnel. La cohabitation en particulier, la cohabitation quasi conjugale, se présente très tôt dans l'ensemble de la population française. Une enquête de 1994 de l'Institut National d'Etudes Démographiques a souligné qu'à l'âge de 21 ans, 54% des garçons et 72 % des filles ne vivaient plus régulièrement dans leur famille. Ce qui est très surprenant, quand on sait que le travail est difficile à trouver et que néanmoins la cohabitation, c'est-à-dire la quasi constitution d'une famille, se fait très tôt et plus tôt qu'avant. Là, effectivement, dans la transition il y a quelque chose qui n'est plus dans l'ordre traditionnel: on n'attend plus d'avoir un travail pour constituer une famille. Même si, dans ces familles de cohabitation, dans ces mariages jeunes, les enfants ne viennent pas forcément tout de suite, il y a un tiers des enfants qui naissent dans les deux premières années, et ensuite, ça se répartit un peu plus dans le temps. Donc, il y a cette transition qui n'est plus dans l'ordre, qui est plus longue, même si la cohabitation pourrait indiquer qu'effectivement il y a quelque chose qui se passe plus tôt qu'avant. L'âge au mariage par contre lui recule, c'est vingt-six, vingt-sept ans pour les femmes et les hommes, maintenant, dans l'ensemble de l'Europe, alors qu'il était de vingt-deux, vingt-trois ans, il y a une trentaine d'années.

Une période de latence

Que signifie cette période de transition plus longue? Même si les jeunes cohabitent aussi tôt qu'ils se mariaient avant, il y a quand même toute l'incertitude économique, toute l'incertitude de l'emploi, toute l'incertitude de la recherche de l'emploi, et il y a du temps libéré, beaucoup plus qu'avant. C'est ce qui donne une espèce de période de latence.

Les psychologues emploient ce terme pour l'enfant de huit à onze ans qui traverse une période, où il ne se passe pas grand chose, sinon la simulation, la digestion de l'acquis de la première enfance. De huit ans à onze ans, c'est une période sans histoires. En

fait, pour les psychologues "période de latence" voulait dire "période sans histoires". Ce n'est plus la première croissance, ce n'est pas encore la puberté, ça va très bien; à la puberté, tout est foutu en l'air. Nous avons dans la jeunesse quelque chose d'à peu près identique. C'est une phase de latence dans le sens où il y a peu d'engagements qui soient possibles, peu d'engagements économiques, peu d'engagements politiques, peu d'engagements sociaux, comme s'il n'y avait pas de place pour la jeunesse dans une société qui la refuserait. C'est souvent vécu comme ça par les jeunes et je ne parle pas des jeunes à problèmes, j'essaie de parler de la jeunesse dans sa catégorisation la plus générale, c'est-à-dire dans ce que presque tous les jeunes hommes et toutes les jeunes femmes vivent dans la réalité.

Cette période de latence est caractérisée par une inutilité ou une inutilisation sociale, politique et économique de talents que l'on a voulu pourtant développer chez cette jeunesse. Nous avons ce paradoxe que la jeunesse actuellement d'une part, on l'informe plus, on l'instruit plus, on l'informe mieux quoi qu'on en dise, et d'un autre côté, on utilise moins son potentiel. Cela crée un vrai déséquilibre, sur lequel il est intéressant de se pencher, surtout si l'on pense à des programmes sociaux-pédagogiques ou d'éducation populaire. La seule utilisation possible pour cette jeunesse, ce sont les actions volontaires ou les actions ludiques, enfin des loisirs organisés ou l'engagement volontaire dans une action sociale ou une action politique etc., mais il est rare qu'ils soient réellement sollicités comme des citoyens "ordinaires".

La jeunesse, une classe sociale

La troisième caractéristique de cette phase de transition, c'est que c'est une situation de classe, au sens de classe sociale, et là je m'appuie sur les propos de gens comme Gérard Mendel qui pourtant n'a pas écrit hier, c'est déjà un tout petit peu anciens ses écrits, "Décoloniser l'enfant" etc. Nos sociétés occidentales, européennes - et là nous sommes vraiment tous dans le même bateau, même si je n'ai absolument pas l'expérience de votre pays - ont réellement créé une classe sociale de jeunes, au sens que renvoyée à elle-même à cause de cette durée, à cause de cette latence, la jeunesse crée son propre langage, elle crée ses propres rituels, elle crée ses propres valeurs et ces valeurs sont loin d'être négatives. Devant toutes les autres valeurs il y a pour les jeunes européens d'abord et avant tout la solidarité et ensuite la famille, mais loin devant, à 80 %, alors que les autres valeurs diminuent: le travail, c'est pas grand chose, l'engagement politique, c'est pas grand chose non plus. Mais par contre, ces deux choses principales, la solidarité et la famille, sont considérées comme étant extrêmement importantes.

Donc, cette période de transition, cette jeunesse nous l'avons transformée en classe sociale avec la particularité que - contrairement à la classe ouvrière dont le propre était de savoir qu'on n'en sortirait pas, toutes les voies étant bouchées - dans la jeunesse, ça desquame en permanence, c'est-à-dire que chaque an-

née, il y a un certain nombre d'hommes et de femmes qui ne sont plus des jeunes, et chaque année, il y a un certain nombre d'hommes et de femmes - à peu près équivalents - qui deviennent jeunes. La jeunesse est une classe, parce qu'elle a ses habitudes, y compris ses habitudes de consommation, mais elle est aussi en permanence en mouvement puisque c'est une classe d'âge et non pas une classe de personnes qui sont condamnées à rester toute leur vie dans cette même classe.

LE MARIAGE EST COMME
UNE FOLTELESSE ASSIÉGÉE:
CEUX QUI SONT À L'INTÉRIEUR
VEULENT SORTIR ET CEUX
QUI SONT DEHORS
VEULENT ENTRER!



Là, il y a un troisième lieu de réflexion. Toutes les actions en direction de la jeunesse qu'on peut entreprendre sont transitoires, puisque c'est une classe composée de personnes à titre transitoire, il y aura toujours 35 millions de jeunes en Europe, mais chaque année, ce ne sont pas les mêmes et au bout de dix ans, c'est une classe qui est complètement renouvelée. Donc, cette classe a quelque chose de très particulier. Si on s'adressait à des classes de consommateurs habituels, des acheteurs de voitures, des acheteurs de chaussures, des gens qui achètent des appartements, on peut imaginer que ça dure toute la vie, tandis que cette classe d'âge, elle est tout à fait transitoire. Il faut donc qu'il y ait un relais entre la société politique qui a une certaine vision du bien-être général et de l'intérêt général et qui promeut une politique de la jeunesse et cette classe intangible avec laquelle on travaille et sur laquelle il faut penser vite et réagir vite, parce qu'elle change très vite. On a remarqué que quand on fait une enquête de jeunesse, il faut un an, deux ans déjà pour avoir une idée de ce que pense à un certain moment la jeunesse, il faut entre un an et deux ans pour politiquement avoir décidé ce qui serait intéressant de faire, finalement il se passe cinq ans entre l'observation du terrain et l'acte concret de réponse sur le terrain. Et cinq ans, c'est la moitié déjà des jeunes qui étaient en question qui sont partis et qui ne sont plus là pour être les bénéficiaires de ce pourquoi on croyait faire quelque chose.

Robert Soisson
in: Jeunes, vos droits et devoirs

La jeunesse, classe à problèmes?

Cette jeunesse-classe d'âge on la considère, souvent à tort d'ailleurs, comme étant une classe à problèmes. Il y a bien sûr des problèmes de jeunes, des problèmes de jeunesse, il y a des jeunes qui ont des problèmes. Le problème de la jeunesse est effectivement le problème de la société face à une classe particulière, qui n'est ni réellement exclue ni réellement intégrée. On ne peut pas la classer dans les défavorisés, mais on ne peut pas non plus la classer dans les gens qui sont établis.

Le problème de la jeunesse est effectivement le problème de la société face à une classe particulière, qui n'est ni réellement exclue ni réellement intégrée.

Voilà pour discuter entre praticiens, décideurs et réfléchisseurs sur l'acte éducatif de l'action jeunesse, sur l'action politique de l'action jeunesse quelques pistes qui peuvent être intéressantes, même si elles paraissent encore théoriques. Mais je crois que dans les exposés et débats qui vont suivre, nous pourrions donner un petit peu de corps et de chair à ces notions qui restent des notions, des moyens d'analyses, des moyens d'approches du phénomène jeunesse.

La polarisation de risques sociaux sur certaines têtes

Il y a quand même une quatrième caractéristique: un certain nombre de jeunes sont effectivement des laissés-pour-compte. Nous avons observé que certains jeunes cumulent sur leurs têtes, petit à petit, un certain nombre de handicaps, handicap familial, parce que né dans un climat familial moins porteur d'éducation, handicap scolaire, parce que scolarité mal faite, formation sans débouchés, difficulté de trouver l'emploi etc. Nous avons appelé cela: la polarisation des risques sur certaines têtes.

Dans les familles monoparentales les plus démunies, celui des parents qui est le gardien des enfants - c'est généralement la mère -, s'il a le plus faible niveau d'instruction, il traverse après le divorce une période de précarité et d'isolement. En particulier les femmes faiblement diplômées et sans expérience professionnelle sont déstabilisées par la rupture de leur mariage et on a remarqué que 60 % des parents gardiens qui ont un emploi perçoivent de leur ancien conjoint régulièrement une pension alimentaire et seulement 45 % des femmes dites inactives. Plus les problèmes d'argent sont criants, moins la pension alimentaire arrive, et il y a cette dimension que celles qui ont le plus besoin d'argent, sont celles qui précisément sont les moins outillées pour faire rentrer la pension alimentaire, ou qui avaient des conjoints ayant eux aussi le moins de possibilité de payer une pension alimentaire. C'est exactement ça le phénomène de polarisation sur une tête de risques sociaux qui s'appellent les uns et les autres. Nous avons un proverbe qui dit, on ne prête qu'aux riches, mais je crois qu'on pourrait dire là: on n'appauvrit que les pauvres.

On trouvera très facilement dans la même population et l'échec scolaire et l'échec familial et le chômage ou la recherche longue d'emploi etc. et c'est là que peuvent se créer un certain nombre de problèmes.

C'est pas forcément là que se crée la délinquance ou le fondamentalisme. (J'associe toujours délinquance et fondamentalisme parce que, pour moi, ce sont deux refus ou plutôt deux incapacités de changement. Le fondamentalisme, c'est le refuge dans des valeurs anciennes dont on n'a d'ailleurs rien à faire sinon une armature pour soi. Si le fondamentalisme est une fuite en arrière, la délinquance, elle, est une fuite en avant, mais ça revient à peu près au même comme inaptitude à vivre l'instant présent, à participer à l'élaboration de sa propre société ou de son propre groupe social.)

Inadéquation entre offre et demande

Voilà les éléments essentiels de mon approche de la jeunesse en tant que phase transitoire et en tant que classe sociale. Pour terminer, j'aimerais aborder un phénomène qui m'a frappé à propos de l'éducation populaire et de l'animation sociale au sens large du terme, c'est qu'il n'y a pas forcément adéquation de l'offre et de la demande. C'est assez étonnant de voir, comment un certain nombre d'institutions peuvent proposer des choses qui leur conviennent à elles, qu'elles soient publiques ou privées. Par exemple, en tant que directeur d'une maison de jeunes, je vais faire une offre, parce que ça correspond à mon image de l'animation sociale, ça correspond à ce que je sens des besoins du quartier, ça correspond à mon plaisir personnel de faire cette activité, et je peux m'apercevoir, au bout d'un certain temps, que je n'ai absolument pas tenu compte de la demande qui était en face de moi et je me trouve forcément devant une salle vide. Il ne se passe rien, parce que mon offre n'était pas assez associée à la demande, mon offre n'était pas assez négociée avec une demande, et je crois que, là, il y a une grosse réflexion à entamer.

Quelle est notre offre à nous, politiques, décideurs, animateurs, éducateurs, socio-éducateurs, animateurs d'éducation populaire? Quelle est notre offre, pourquoi faisons-nous cette offre, quelle est la demande des jeunes? Pourquoi demandent-ils ça et pourquoi dans leur demande, ont-ils tendance à dire ça? Alors il y aurait beaucoup de développements à faire là-dessus, parce que, quand je parle de la demande des jeunes, c'est pas forcément une demande explicite. On peut distinguer le besoin exprimé de ce qui est la nécessité. Ce qui est important, c'est de savoir qu'il y a des choses qui sont dites par les jeunes, on voudrait ceci, on voudrait cela, et d'autres qui ne sont pas forcément dites aux éducateurs. Par exemple, on voudrait participer politiquement. C'est une demande qui est faite par un certain nombre de jeunes, bien sûr, pas par la classe sociale des jeunes dans son ensemble, mais par un nombre de jeunes qui doit être pris au sérieux sur le plan politique. Mais ils ont beau le dire aux éducateurs sociaux, aux animateurs sociaux, ce n'est pas forcément eux qui ont le pouvoir de répondre, car nos politiques de jeunesse sont souvent des politiques subsidiaires, c'est-à-dire qu'elles sont déjà interfaces entre la jeunesse et le vrai pouvoir politique, le pouvoir de la santé, le pouvoir de la police, le pouvoir de l'éducation. E nous, les éducateurs, avons là un rôle qui n'est pas facile. Celui des politi-

Jugendhäuser

ques n'est pas facile non plus, parce qu'ils ne sont pas en prise directe avec la jeunesse, ou alors ils le sont avec une propre écoute qui est différente.

Je voudrais bien être compris sur cette question, analysons bien ce que peut être la demande de la jeunesse, pas la demande de tel ou tel jeune, mais la deman-

de de la jeunesse dans son ensemble pour devenir plus et mieux citoyenne, car c'est ça notre ambition à tous: avoir des jeunes qui deviennent des adultes, acteurs de leur vie.

Jean-Marie Bergeret
Sociologue